

Corneille et les Molière de leur siècle, n'avaient pas été à l'école chez les Campistron et les Lasserre du même temps.

En admettant comme possible la réforme que d'honnêtes esprits rêvent étourdiment, selon moi, il faudrait à un théâtre populaire dix ans de constance et de sacrifices, pour qu'il en vint à faire ses frais avec le théâtre classique. Or, on vient de le voir, ce n'est là l'affaire ni de la Société Nantaise ni de toute autre société en commandite. De telles institutions, quoi qu'on en pense, n'auront jamais pour devise : *Sursum corda!* Leur répertoire se réglera toujours plutôt sur l'étiage de la caisse que sur celui du cœur. Il n'appartient de suivre ce dernier qu'à l'initiative individuelle, et je suis loin de nier que la liberté des théâtres ne puisse être singulièrement favorable à l'essor de cette puissance, la plus féconde, sinon la plus légitime de toutes; mais n'espérez pas qu'elle se voue, qu'elle s'épuise à rajeunir des formes belles, grandes, nobles, mais surannées, à populariser un art qui est la négation du mouvement, il l'a prouvé; à offrir sans cesse à un peuple altéré d'inconnu la quintessence du passé dans la vieille coupe de Melpomène. Ce n'est pas de liberté que nous manquons au théâtre, c'est de foi en nous-mêmes, c'est d'audace, c'est de génie. Voyez donc au milieu de quelles entraves sociales, poétiques, matérielles se sont produites ces merveilles qui portent la griffe d'un Shakespeare, d'un Corneille, d'un Racine, d'un Molière, d'un Calderon, d'un Goethe, d'un Schiller!

Certes, ni la liberté, ni même la licence, n'ont fait défaut à la brillante croisade dramatique de 1830. D'où vient, cependant, qu'elle a sombré en plein triomphe de ses principes? De ce que, en somme, elle a fait œuvre d'archaïsme et de fausse érudition; de ce qu'il lui manquait, pour la conduire, de ces génies pour lesquels le théâtre est mieux qu'un métier et même qu'un art; de ce qu'à défaut de tels génies, les grandes intelligences de l'époque ont semblé regarder la scène comme au-dessous d'elles, comme si ce n'était pas, de toutes les tribunes, la plus vaste, la plus sonore, une tribune qui répète trois cents fois de suite le même discours, une tribune que rien au monde, désormais, ne peut renverser. Mais tant qu'elle sera livrée aux orateurs de salon, de bouhoir ou de cabaret; tant que les esprits les plus élevés ne travailleront que pour des théâtres d'élite, toutes les libertés du monde ne feront pas que le dix-neuvième siècle ait son théâtre.

A ce sujet, — il me poursuit, — disons bien vite, pour ne pas laisser à un démenti le temps d'arriver, disons qu'on dit que M. de Lamartine écrit en ce moment une pièce de théâtre. A la bonne heure! voilà ce que je demandais. Malheureusement, on ajoute que cette pièce est destinée à la Comédie-Française. Quelle faute, si cela est vrai! La Comédie-Française! un théâtre grand comme la main! Quand on a été joué, bien mieux, quand on a joué soi-même, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, un si beau drame : la *France sauvée!*

Quelle belle occasion manquée d'inaugurer sérieusement ce nouveau régime si discuté, de voir si ce n'est pas simplement une amusette, un hochet, qu'on nous aurait jeté... dans l'intention la plus louable. Au reste, grâce au théâtre des Variétés, qui monte à grands frais et à grand bruit une pièce en quatorze tableaux, intitulée *la Liberté des Théâtres*, cette question va recevoir, que dis-je? elle aura reçu, quand vous lirez ces lignes, la solution qui ne manque jamais aux grands problèmes, à en croire, du moins, Beaumarchais. N'est-ce pas vous dire, cher lecteur, qu'on chante dans la pièce des Variétés; on y danse même, jugez donc!

On annonce, comme également très-prochaine, aux Français, la première représentation d'une pièce en cinq actes, de M. J. du Boys, — prononcez du Bo-ys, — qui vient de faire paraître à la Librairie centrale un roman aussi intéressant que bien écrit : *les Mariages de province*. Si la finesse d'observation, qui donne tant de valeur au livre, n'a pas fait défaut à l'auteur de la nouvelle pièce, il peut compter sur un grand succès. Au reste, M. du Boys n'en est pas à faire ses preuves au théâtre : la réussite du *Mariage de Vadé*, et surtout des *Varances du docteur*, au second Théâtre-Français, lui permettaient de frapper à la porte du premier avec une certaine confiance. On n'en a pas moins fait beaucoup de façons pour la lui ouvrir, mais il a tenu bon, et la canicule a fait le reste.

A ce même théâtre, où il n'a pas besoin, comme tant d'autres, de frapper longtemps pour entrer, M. Émile

Augier doit lire, ces jours-ci, une comédie en cinq actes. Autant dire que nous verrons, après M. du Boys et la canicule, une nouvelle pièce de M. Augier.

Maintenant, nouvelle plus extraordinaire, le théâtre de la Porte-Saint-Martin répète un nouveau mélodrame, qui n'est, dit-on, ni de Corneille ni de Racine, avec tableaux et ballets, où Claude Lorrain n'a rien à voir et Vestris rien à réclamer.

Tout au contraire, le théâtre du Vaudeville, usant de la nouvelle liberté, prépare, je ne dirai pas une reprise, mais une exhumation du *Devin du village*, livret et musique de Jean-Jacques Rousseau.

Tout cela n'est que paroles, je le sais bien, et paroles ne sont que du vent; mais, par le temps qu'il fait, n'est-ce pas là ce que les théâtres peuvent encore nous donner de mieux?

Mais en fait de théâtres, parlez-moi de ceux qui vous suivent à la campagne, aux bains de mer, partout où vous allez, et même encore plus loin, si c'est possible; tels, par exemple, que le théâtre de cet honnête homme de tant d'esprit et de talent, feu Alexis de Comberousse.

En voilà un qui n'avait pas besoin de la liberté des théâtres, pour dire tout ce qu'il voulait, et à qui il voulait, même au peuple, même au public, ce roi absolu qui ne donne pas de libertés, lui, qui n'en accorda jamais une seule, mais qui les laisse prendre toutes, à qui sait s'y prendre, bien entendu!

Or, c'était là un des talents, le plus grand talent peut-être, de ce sage et aimable esprit : savoir s'y prendre. Il faut voir, dans ces trois splendides volumes édités, je dirais presque élevés, sur sa tombe par une veuve et des enfants dignes de lui, il faut voir dans ce théâtre « aux cent actes divers » tout ce qu'un homme de cœur et d'esprit peut glisser d'honnête, de sage, d'utile, dans les oreilles les plus friandes de scandales, de sottises, d'obscénités, dans les oreilles de Midas. Et cela sans jamais prêcher, ni tomber dans la satire, sans jamais soutenir de thèse, et au travers même des fables les plus gaies, par la seule force d'une âme foncièrement droite et saine.

Alexis de Comberousse était né à Vienne sur la fin du siècle dernier. Contemporain de M. Scribe, il côtoya un des premiers la veine dramatique que celui-ci a, non pas tirée du rocher, mais grossie de ses propres eaux, et portée à l'état de fleuve, grâce à Dieu sait combien d'affluents.

Alexis de Comberousse ne se laissa pas absorber par ce père de tant de ruisseaux, par ce fils de tant de rivières. Il suivit un cours parallèle, mais distinct et moins sinueux. Les deux seules pièces qu'il a signées avec M. Scribe ne sont pas, tant s'en faut, les meilleures de son répertoire qui ne comprend pas moins de soixante-quinze ouvrages représentés presque avec tous succès.

A ces productions de tout genre, drames, comédies, vaudevilles opéras-comiques, les éditeurs ont ajouté un choix de pièces inédites d'un grand intérêt, et que le théâtre réclame.

J'aimerais à donner de plus longs détails sur un talent si honnêtement enjôné à la surface, si sérieux au fond. J'aurais voulu surtout m'étendre sur un caractère digne d'être offert comme le modèle de l'homme de lettres et de l'homme privé. Mais l'espace me manque pour développer convenablement un sujet qu'une main à la fois plus légère et plus magistrale vient d'épuiser en l'effleurant. Je renvoie donc le lecteur à la belle préface dont Jules Janin a voulu enrichir le *Théâtre d'Alexis de Comberousse*, récemment publié dans des proportions et avec un luxe dignes de la maison Hachette.

A. DE BELLOY.

## LES COLONIES FRANÇAISES.

LE ROYAUME DE PORTO-NOVO.

(1<sup>er</sup> article).

I.

On sait que le royaume de Porto-Novo est l'une des souverainetés lilliputiennes qui s'égrènent sur les rives du golfe de Guinée, entre les bouches du Niger et le cap des Palmes. Assez considérable vers 1830, Porto-Novo a beaucoup perdu de son importance depuis cette époque, autant par l'incapacité de ses chefs que par les empiètements de ses voisins, qui, avant notre prise de posses-

sion, ne menaçaient rien moins que de l'annexer à Lagos ou au Dahomey.

Son souverain ne possède plus aujourd'hui qu'un médiocre territoire, divisé en trois principautés : Porto-Novo proprement dit, Procrach et Weymey. Celui qui règne actuellement, Sodgi, est un homme de quarante-cinq ans environ, qu'on représente comme très-intelligent et très-supérieur à son entourage. Sa puissance est malheureusement fort bornée, par suite des lois bizarres qui concernent, à Porto-Novo, l'exercice du pouvoir. La première de toutes est celle qui condamne le roi à une claustration analogue à celle qui emprisonne, à Kioto, le mikado du Japon. Le roi de Porto-Novo ne sort jamais de son palais. Quand les femmes de son harem ont conçu, elles disparaissent à tout jamais, et, à l'exception du roi et d'un ou deux de ses fidèles, personne ne sait leur retraite pas plus que celle de l'enfant. Celui-ci, tenu dans l'ignorance de son origine, est élevé au loin, parmi le peuple; on s'arrange toutefois de façon à ce qu'il voyage, et de la sorte fasse connaissance avec les choses et les hommes sur lesquels son pouvoir s'exercera plus tard, s'il est appelé à régner; car bien que fils de roi, ce n'est pas toujours lui qui succède à son père. A Porto-Novo, comme au Japon, la succession au trône, quoique héréditaire dans une certaine famille, est élective, en ce sens; que les grands chefs peuvent faire monter sur le trône tout autre individu que celui désigné par le roi défunt. On assure, à ce propos, qu'un caractère ferme, jaloux des droits de la royauté et disposé à les faire respecter, est une cause certaine d'exclusion, car les *cabécères*, ou prêtres, ont religieusement conservé les traditions de ceux qui vinrent avec les chefs de la dynastie régnante, et qui, autant pour échapper aux excès du pouvoir royal que pour augmenter leur propre autorité, emprisonnèrent le nouveau roi dans son palais par une multitude d'observations fétichistes. Les amis que s'est faits le jeune prince le suivent dans son palais, où ils remplissent un rôle analogue à celui que jouaient les Mena-Masos près de l'infortuné roi de Madagascar, Radama II. Ils l'informent de ce qui se passe, et l'aident surtout à maintenir les cabécères et à surveiller les Allaris. Ces derniers, esclaves et officiers du palais, sont principalement employés à la perception des impôts; on les emploie également à la police secrète; car, logés chez les traitants ou gardiens des quais de la ville, ils sont mieux que personne à même de tout voir et de tout entendre. Toujours comme au Japon, l'espionnage a donc ici sa place dans le système gouvernemental. Une femme suit le roi ainsi qu'une ombre, sous prétexte de porter son crachoir. Jamais elle n'échange un mot avec son auguste compagnon.

Pour se divertir, le triste souverain de Porto-Novo a les distractions de tous les princes orientaux, c'est-à-dire celles du harem. Le sérail de Sodgi contient trois cents femmes, gouvernées par un eunuque qui a toute la confiance du roi, et lui sert de racadeur dans les grandes circonstances. Devenues vieilles, celles-ci vont cultiver les grandes propriétés de leur maître; elles sont alors remplacées soit par des achats, soit par les dons volontaires de sujets fidèles, trop honorés d'offrir leurs enfants aux plaisirs du noir monarque.

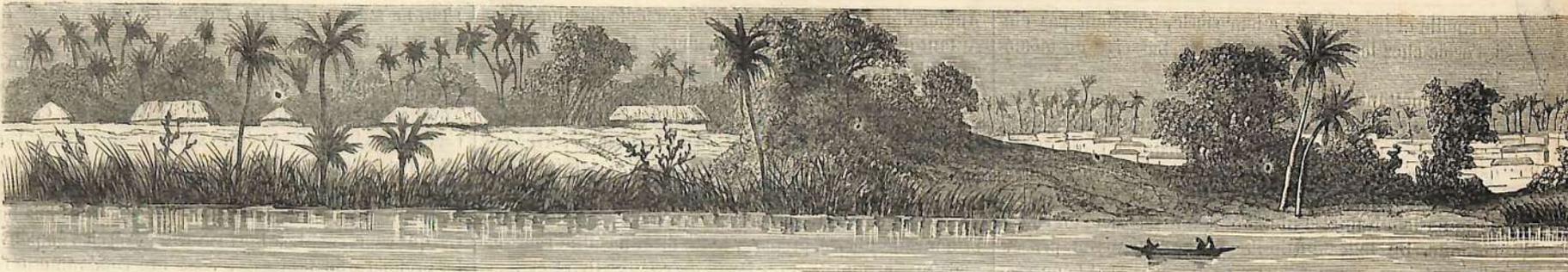
## II.

Sodgi règne actuellement sur une population dont il est assez difficile de fixer le chiffre précis, et d'origines différentes. Sur la bande de territoire qui sépare la lagune de Lagos de la mer, on remarque d'abord les Gégés, qui paraissent avoir été les premiers habitants du pays.

Ce sont ces Gégés qui servaient autrefois d'intermédiaires entre les chefs des peuplades noires alimentant la traite et les négriers européens. Ils paraissent avoir été très-nombreux; mais une invasion des Dahoméens ayant eu lieu vers le milieu du siècle dernier, la plus grande partie de la population indigène fut massacrée ou emmenée en esclavage par ces farouches voisins. C'est à ce moment, dit le lieutenant de vaisseau Gellé, dans la précieuse étude sur Porto-Novo qu'il a publiée dans la *Revue maritime et coloniale*, que le reste, aculé à la lagune, reçut un roi et des cabécères, c'est-à-dire le système gouvernemental qui régit aujourd'hui ce royaume.

A la suite des vainqueurs marchaient quelques peuplades nagos qui se mêlèrent aux vaincus et fondèrent les principautés subalternes de Procrach et de Weymey. Au milieu de noirs, pour ainsi dire antochthonnes, on re-

Dahomey



Factoreries françaises.

Plateau du Gouvernement.

PANORAMA DE LA VILLE DE PORTO-NOVO

marque encore les Aymios. Mahométans et originaires du Yariba, ceux-ci abandonnèrent leur pays à la suite du grand mouvement politique, contemporain de notre première révolution, qui bouleversa toute l'Afrique centrale, et se répandirent, vers le commencement du siècle, sur tout le versant méridional des montagnes du Kong. Quelques-uns se fixèrent, vers cette époque, dans le royaume de Porto-Novo, où leur habileté et leur esprit industrieux ne tardèrent pas à faire tomber entre leurs mains le commerce des petits États de l'intérieur. Ils se seraient même emparés de celui de la lagune, si les traditions locales et les intérêts des Gégés n'y avaient mis obstacle.

Les Criollos et les Sierra-Leonais, qui viennent ensuite, sont, ainsi que l'indique leur nom, des nègres de la colonie anglaise de Sierra-Leone. Nés libres et initiés de bonne heure au travail, ces noirs savent lire, écrire, compter, et entretiennent, par une lecture assidue de la Bible, les idées de morale et de dignité personnelle, qui leur permettent d'occuper un rang parmi leurs congénères. Ils sont actifs, laborieux; secondés par leurs femmes, ils tiennent beaucoup de petits magasins pour le compte des maisons de Lagos. Quelques-uns même, dit M. Gellé, sont à la tête de factoreries assez importantes, qu'ils dirigent avec autant de probité que d'intelligence. « Il est regrettable, ajoute cet officier, que leur aptitude commerciale, plus grande encore que celle de leurs patrons, les mette souvent en discussion d'intérêts avec les indigènes, et surtout avec le fisc, qu'ils cherchent continuellement à frauder. »

Quant aux Criollos, ce sont également des noirs du golfe de Guinée, mais qui ont été esclaves au Brésil, et qui, après avoir été libérés ou s'être rachetés, sont venus se fixer à Porto-Novo. Presque tous sont porteurs de passe-ports régulièrement visés par les autorités de Bahia; car cette province, qui a toujours demandé beaucoup de travailleurs à la traite, est celle aussi qui fait le plus pour engager les esclaves devenus libres à retourner dans leur pays. Il n'est presque pas



LAGUNE DE PORTO-NOVO (vue prise

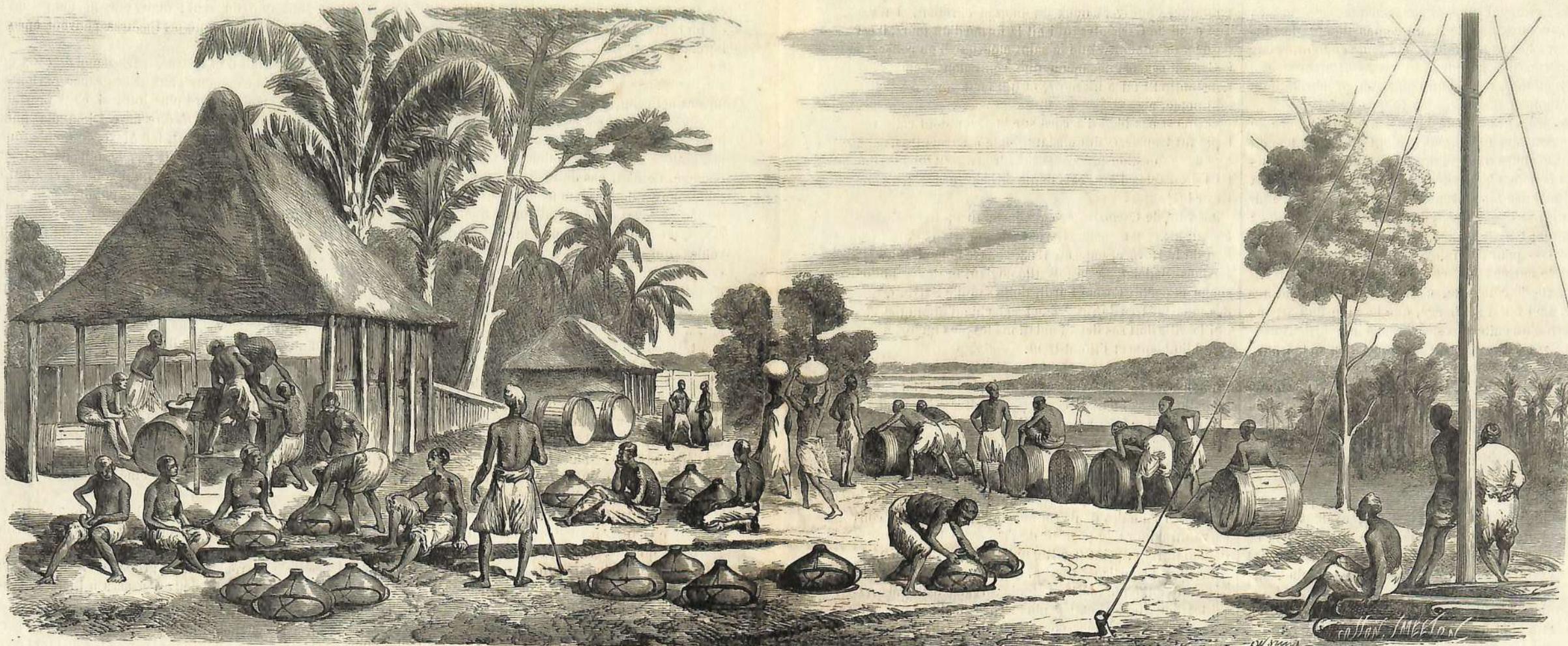


MAISON DES FÉTICHEURS.

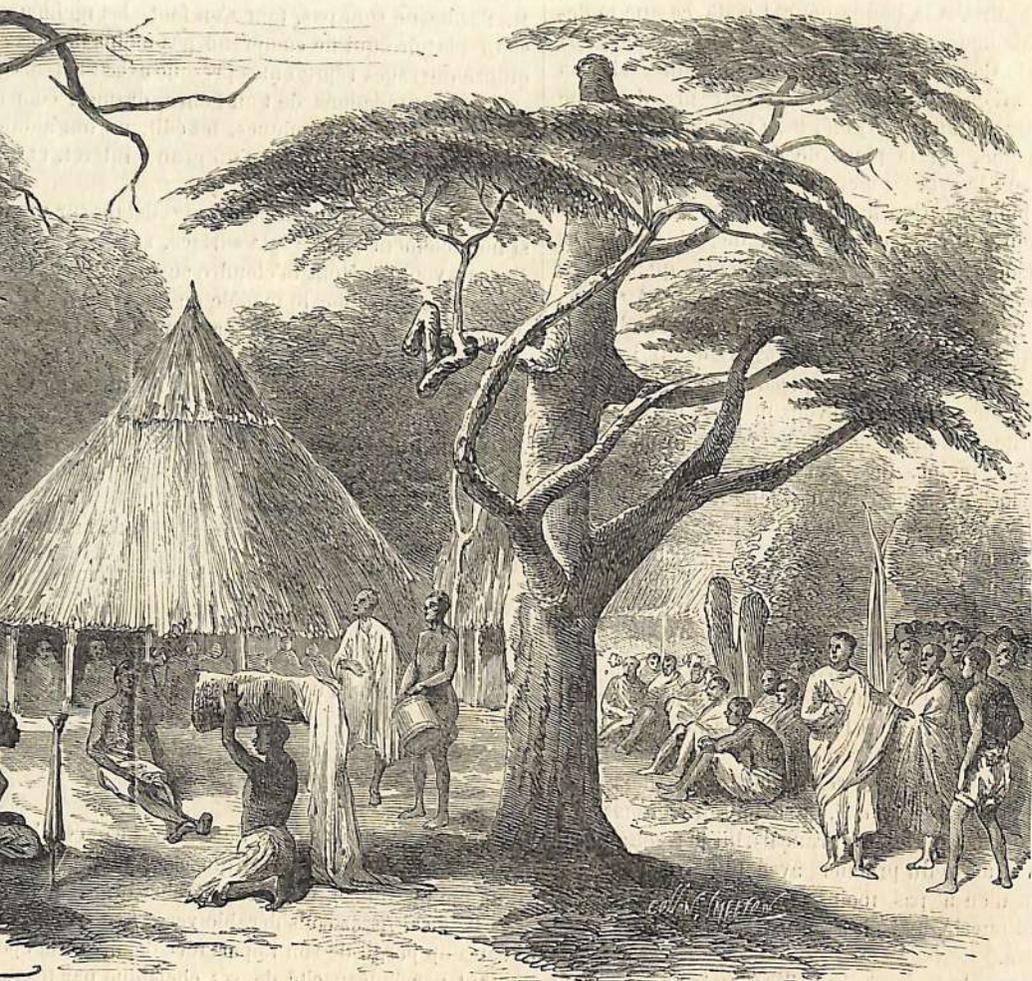
aux mura  
l'indifféren  
lité avec  
noirs pass  
d'hui devan  
suppose qu  
sacrifices  
bien des  
derniers s  
reportent à  
te ans de n  
re, dans l  
temps de ce  
bare, ne s  
que des  
condamnés  
punition de  
mes. »

Cependant  
les sacrifice  
disparu, de  
sont plus q  
nir du pass  
rait conclur  
jamais eu  
humains d  
époque. Le  
teurs des tr  
gés, qui ne  
que les  
traditions d  
n'ont certa  
fait les fon  
dernier ro  
conformer

D'après es croquis



LAGUNE DE PORTO-NOVO (vue prise du mesurage de la factorerie française.)



MAISON DES FÉTICHEURS.

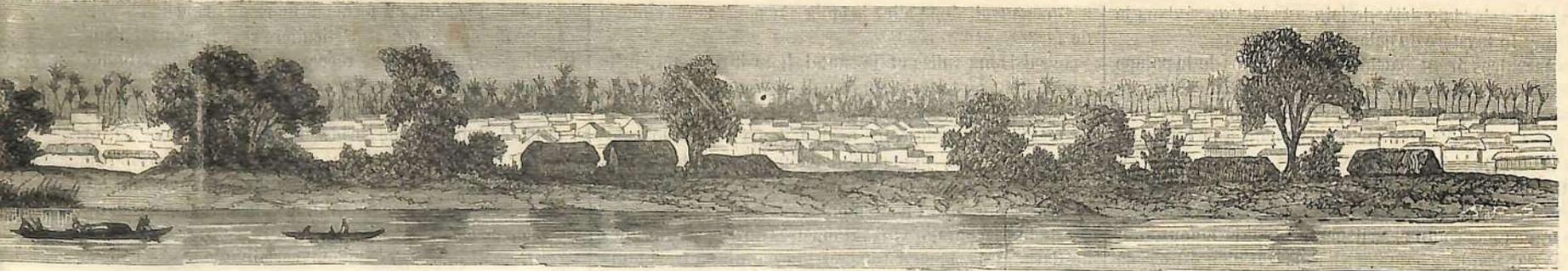
aux murailles et par l'indifférente tranquillité avec laquelle les noirs passent aujourd'hui devant ce lieu, on suppose que la fin des sacrifices remonte à bien des années. Les derniers souvenirs se reportent à plus de trente ans de nous, et encore, dans les derniers temps de cet usage barbare, ne sacrifiait-on que des malfaiteurs condamnés à mort en punition de leurs crimes. »

Cependant, de ce que les sacrifices publics ont disparu, de ce qu'ils ne sont plus qu'un souvenir du passé, on ne saurait conclure qu'il n'y a jamais eu de sacrifices humains depuis cette époque. Les conservateurs des traditions gé-gés, qui ne sont autres que les abominables traditions du Dahomey, n'ont certainement pas fait les funérailles du dernier roi, sans se conformer aux coutu-

D'après es croquis de M. Henri Rouland.

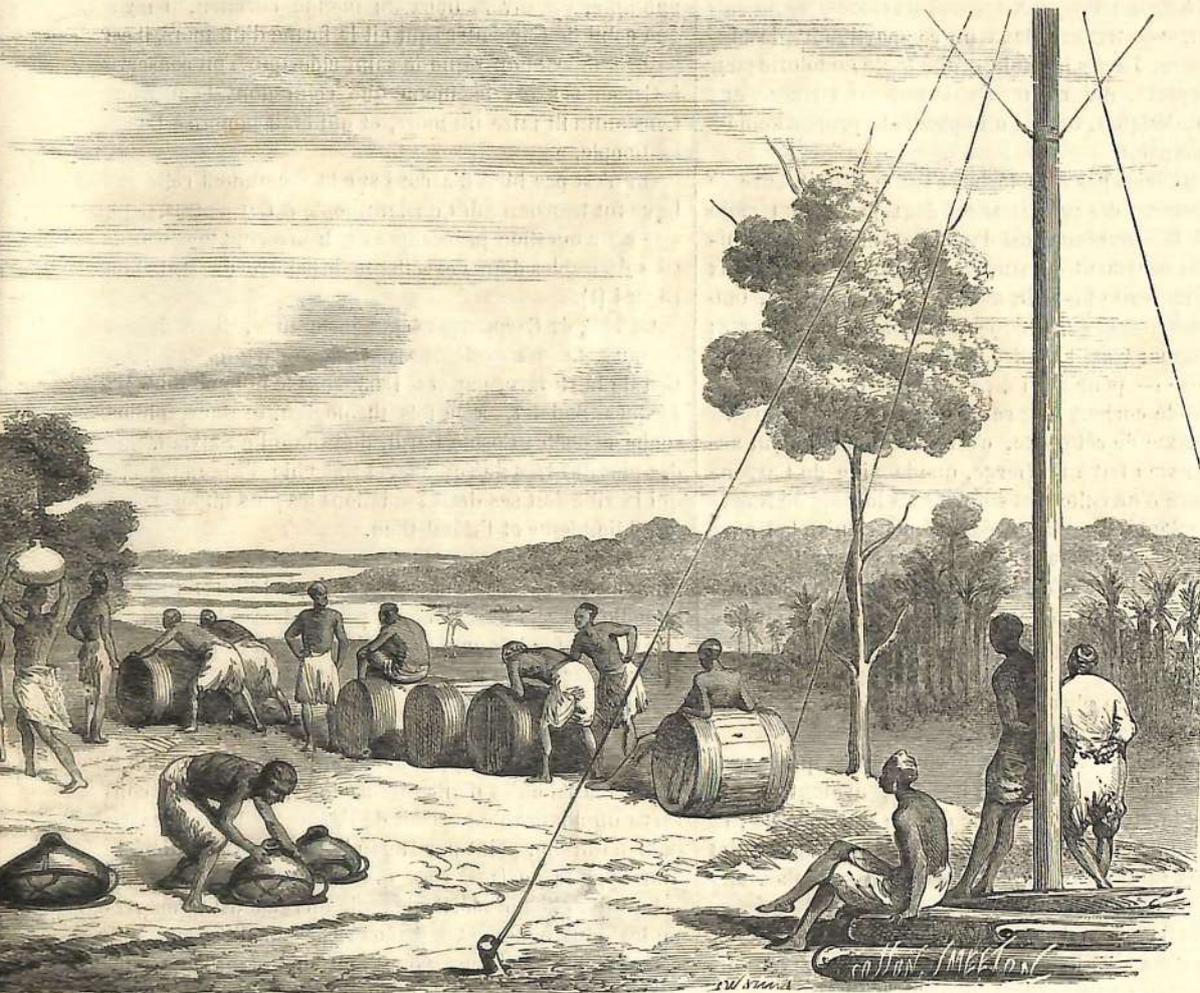


MAISON DU MINGHAN.



NOVO : VUE PRISE DE LA LAGUNE.

Ville indigène.



la mesurage de la factorerie française.

de navire, revenant de Bahia, qui n'en rapatrie quelques-uns.

En quittant l'esclavage, les Criollos en retrouvent le spectacle à Porto-Novo, où il est autorisé. Les esclaves y sont heureusement assez bien traités par leurs maîtres; faisant en quelque sorte partie de la famille, ceux qui sont mariés jouissent d'un certain bien-être et même d'une assez grande liberté. Les hommes sont principalement employés aux travaux des champs, tandis que les femmes s'occupent des soins de la maison, ou vont vendre au marché les produits de la terre. Les districts de Porto-Novo et d'Agérah, cultivés avec beaucoup de soin et d'intelligence pratique, produisent en abondance du maïs, du manioc, des patates, des haricots et autres légumes. Ces noirs, ainsi que la plupart de leurs maîtres, sont fétichistes; chacun a son chef particulier de culte et de vénération. Si néanmoins l'on considère les emblèmes qui frappent les regards à chaque pas, on ne saurait mettre en doute que le culte organique ne soit le plus répandu, s'il n'est commun à toute la population. Un fait certain, c'est que les féticheurs et féticheuses de ce culte sont fort nombreux, et jouissent de beaucoup de considération. Le grand-prêtre les recrute dans toutes les familles, et préférablement dans les familles riches ou influentes, et, dès l'âge le plus tendre, les initie aux mystères de ce culte. Certains jours de l'année sont consacrés à des fêtes auxquelles les féticheurs et les féticheuses, suivant le cas, sont seuls à prendre part en public.

Ainsi que l'attestent les ruines d'un monument que tous les voyageurs ont vu à Porto-Novo, les pratiques religieuses des anciens Gégés étaient moins souriantes. Ce monument est le Temple de la mort, témoignage irrécusable des mœurs cruelles et sanguinaires d'autrefois. « Qui pourra jamais compter, dit M. Gédé, le nombre des malheureux sacrifiés au génie du mal, dans cette enceinte aujourd'hui si paisible et où une herbe abondante cache aux yeux du voyageur étonné la terre si souvent rougie par le sang des victimes! A en juger par l'état des crânes encore enchâssés dans les piliers ou cloués

es et par  
tranquil-  
quelle les  
nt aujourd-  
ce lieu, on  
la fin des  
emonte à  
nnées. Les  
uvenirs se  
lus de tren-  
us, et enco-  
s derniers  
usage bar-  
crifiait-on  
malfaiteurs  
a mort en  
leurs cri-

, de ce que  
publics ont  
ce qu'ils ne  
un souve-  
on ne sau-  
qu'il n'y a  
e sacrifices  
epuis cette  
conserva-  
ditions gé-  
sont autres  
bominables  
Dahomey,  
ement pas  
éailles du  
, sans se  
aux coutu-

le M. Henri Rouland.



MAISON DU MINGHAN.

mes; mais cela date déjà de loin, et s'est passé dans le silence et le mystère du palais.

Les sacrifices firent partie très longtemps de la pompe funéraire des grands cabécères, ou des gens riches; l'usage en est perdu maintenant, et c'est là un des heureux résultats que l'humanité doit particulièrement à la cessation de la traite. Que de fois, en effet, un rebut de chargement, coûteux d'entretien et sans chance de placement, a servi à arroser le fétiche!

De toutes ces coutumes, il ne reste plus aujourd'hui que les danses, les chants et les repas. Il n'en est pas de même à quelques lieues de Porto-Novo, au Dahomey. où le moindre événement sert de prétexte à des sacrifices humains. L'un des dessins qui accompagnent cet article représente la maison du principal acteur de ces sanglantes cérémonies. « Le minghan, qui jouit d'un immense crédit au Dahomey, nous écrit son auteur, est à la fois le ministre de la justice et l'exécuteur des hautes-œuvres. Il hérite d'une partie de la fortune des condamnés qu'il expédie dans l'autre monde. Lors des cérémonies, ce haut personnage marche accompagné de deux acolytes portant un bassin en cuivre, à anses, destiné à recevoir le sang des victimes. C'est le principal acteur de toutes les horribles fêtes particulières au Dahomey. Lorsque, dans un jugement, le Minghan est embarrassé pour prononcer sa sentence, il ingurgite à l'accusé une préparation dont les effets doivent le faire paraître innocent ou coupable. Il va sans dire que le breuvage qui lui est préparé par les féticheurs est ou n'est pas empoisonné. »

N'est-il pas curieux de retrouver, au milieu de l'Afrique, ce jugement de Dieu, si fort en faveur en Europe au moyen âge, et qui existait il y a quelques années encore à Madagascar, sous le nom de *tanghen*?... Ces usages monstrueux ont disparu des mœurs des habitants de Porto-Novo, que nos missionnaires et nos négociants conquièrent chaque jour davantage à notre civilisation.

L. RENARD.

(La fin prochainement).

P. S. — Au moment où nous terminions cet article, le courrier de la côte occidentale d'Afrique nous apportait la nouvelle de la mort du roi Sodgi. Ce chef a succombé, le 23 janvier, à une affection scorbutique. Sa succession aurait, paraît-il, été vivement disputée. Un de ses fils s'était d'abord présenté, mais les partis s'étant coalisés, et l'élection menaçant de tourner au tragique, le candidat a préféré renoncer au trône et est retourné à ses cultures. Trois représentants de chacune des trois branches de la famille royale se sont alors mis sur les rangs, sans parvenir à s'entendre. Il en est résulté ce qui arrive souvent, qu'un quatrième prétendant, auquel on ne pensait pas, s'est trouvé un beau matin avec la couronne sur la tête. Il se nomme Abro; c'est là tout ce que nous en savons, quant à présent.

L. R.

## LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE SANTÉ

A CARPENTRAS.

Il y a quelque temps, je pris à Nice un billet de chemin de fer pour Orange. Je voulais compléter une étude sur les monuments romains de la Provence par un pèlerinage à cet arc triomphal, la plus belle des constructions antiques qui nous soient restées. En arrivant à Arles, nous trouvâmes la gare encombrée par une multitude d'orphéonistes, bannière déployée, pour lesquels on dut ajouter au train un supplément de wagons. A Tarascon, nouvelle affluence de musiciens: on eût dit que tous les orphéons de France s'étaient donné rendez-vous sur la ligne de Paris à la Méditerranée. Nous gagnâmes, cahin-caha, la station de Sorgues, au milieu d'un concert où le sifflet de la locomotive mêlait ses notes discordantes au bruit confus des instruments. Là, toute une légion de virtuoses apparut encore; mais ils ne montèrent pas; ce furent les autres qui descendirent. Ma curiosité étant émue au dernier point, j'appelai le chef de gare et lui demandai ce que voulait dire ce déploiement de troupes... instrumentales.

« Monsieur, me répondit-il, ce sont les orphéons d'Arles, de Nîmes, de Beaucaire et de Sorgues qui se rendent au concours musical de Carpentras. »

Carpentras n'était donc point une chimère?

On faisait donc de la musique à Carpentras?

On pouvait donc aller jusqu'à Carpentras en chemin de fer?

Je saisis ma valise et je sautai hors du wagon, juste au moment où le train continuait sa route vers Orange, que je ne devais point voir de sitôt.

Quelques secondes plus tard, à l'appel d'une locomotive toute neuve, je montai dans un wagon tout neuf, qui m'entraîna sur une voie toute neuve, vers un pays également tout neuf pour moi.

Sur le parcours de vingt kilomètres qui sépare Sorgues de Carpentras, nous donnâmes l'hospitalité à trois nouveaux orphéons. Le train était au complet avec ses vingt voitures réglementaires: l'assaut fut des plus rudes. En arrivant à destination, nous nous trouvâmes, — ne sais comment, — quatorze dans un compartiment de première classe. J'avais la jambe droite toute endolorie pour avoir supporté, dix minutes environ, un virtuose aux formes athlétiques, orné d'un ophicléide proportionné à son embonpoint.

Je ne suffirais pas à la tâche, s'il me fallait faire le dénombrement des réjouissances dont je fus le témoin inespéré. Concours musical dans une enceinte merveilleusement ornée; superbes courses de chevaux dans un immense hippodrome; tir à la carabine, imitation heureuse des tirs nationaux; bals en plein air; illuminations; feux d'artifice, j'ai vu tout cela confusément, noyé — pour ainsi dire — dans un flot de cinquante mille curieux que cette belle fête avait attirés.

Le prétexte de cette fête, c'est l'accomplissement annuel d'un vœu fait à la Vierge, que la ville de Carpentras honore d'un culte tout spécial sous le nom de Notre-Dame de Santé. En voici la légende, telle qu'on la trouve dans la notice historique de M. Charles Cottier:

« En 1628, la ville de Carpentras fut affligée d'une peste cruelle, et la contagion fut si forte, que plus de trois mille habitants périrent dans le seul mois de novembre.

« Ce fléau dura plus de huit mois; l'on n'en fut délivré qu'au mois de juillet 1629.

« Les consuls, après avoir pourvu à tout ce que la prudence humaine pouvait leur inspirer, avaient mis la ville sous la protection spéciale de la sainte Vierge; ils avaient aussi invoqué l'Ange gardien, saint Joseph, saint Joachim et saint Anne, saint Sébastien et le bienheureux Félix de Cantalice.

« La confiance qu'ils avaient eue aux secours célestes mérita à cette ville un miracle dont le souvenir ne s'effacera jamais. La peste cessa, pour ainsi dire totalement, le dixième jour de juillet 1629, et cette cessation fut annoncée par la cloche de la chapelle du pont de Serres, qui était dédiée à la sainte Vierge.

« Il était trois heures après minuit, quand la cloche sonna: les grangers d'alentour, étonnés de l'entendre, vinrent à la chapelle et, quoique personne ne touchât à la cloche, elle sonna encore en leur présence, pendant plus d'un quart d'heure.

« En actions de grâces de ce bienfait, la ville de Carpentras fonda une messe quotidienne et une chapellenie dans la chapelle du pont de Serres, avec érection de bénéfice perpétuel, dont elle se réserva le sus-patronat. En même temps, la ville fit un vœu, en suite duquel les consuls vont, chaque année, à cette chapelle, pour y entendre la messe et faire une offrande en cire, le 10 juillet, jour anniversaire du miracle. »

Depuis lors, cette dévotion s'est transformée en une neuvaine durant laquelle les réjouissances mentionnées ci-dessus donnent joyeusement la réplique aux exercices de piété.

Outre Notre-Dame, Carpentras a pour patron spécial Saint-Siffrein, un de ses premiers évêques. On conserve religieusement les reliques de ce saint dans une belle église gothique placée sous son invocation. La porte latérale de cette église est une merveille d'art sculptural. A l'intérieur, on remarque une superbe toile de Paul Véronèse, une magnifique Gloire et deux Adorateurs de Bernin. La première pierre de l'édifice avait été posée par l'archevêque d'Arles, en 1403, mais il ne fut complètement achevé qu'en 1519.

C'est le jour de la Saint-Siffrein, et ce jour-là seulement, qu'on fait au peuple carpentrassien l'exhibition du saint clou. Carpentras est une des vingt-six villes qui prétendent à l'honneur de posséder un des clous ayant percé les mains ou les pieds de N. S. Jésus-Christ. Sans discuter la valeur de cette prétention, j'emprunte à la notice citée plus haut la légende sur laquelle repose l'opinion qui paraît la mieux accréditée:

« Ce clou est fait en forme de mors de bride de cheval, et cette forme unique et particulière sert à prouver l'authenticité de la relique, reconnue par plusieurs bulles des souverains pontifes.

« Il est certain que l'empereur Constantin fit faire pour son cheval un mors de bride d'un des saints clous, et que par là cet empereur crut se donner une sauvegarde dans les combats; que dans la suite, ce saint mors fut en grande vénération à Constantinople, principalement dans le sixième siècle.

« Or, puisqu'il est également certain que ce saint mors ne se voit plus à Constantinople, et que, de tous les saints qui sont actuellement exposés à la vénération publique, en divers lieux du monde chrétien, il n'y a que celui de Carpentras qui ait la forme d'un mors, il est naturel de conclure que le saint clou que l'on conserve à Carpentras est le même que celui dont l'empereur Constantin fit faire un mors, et qui était honoré à Constantinople. »

On n'est pas bien d'accord sur la façon dont cette relique fut transférée de Constantinople à Carpentras. Ceux que cette question préoccuperait, trouveront tous les détails désirables dans l'excellente brochure de M. l'abbé Ricard (1).

La ville de Carpentras est, à juste titre, fière de ses évêques. Les plus célèbres sont, par ordre de date: Julien de la Rovère, pape en 1503, sous le nom de Jules II; Jacques Sadelet, à la fois théologien, orateur, philosophe et poète; Cosme Bardi, de la famille Salviati, une des plus illustres de Toscane, et Malachie d'Inguibert, à qui la ville doit ses deux fondations les plus importantes, la Bibliothèque et l'Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu, vaste monument d'une architecture grandiose et sévère, s'élève sur une place au milieu de laquelle la reconnaissance du pays a dressé la statue de son illustre fondateur. Les parties les plus remarquables sont: la façade, la cour d'entrée, la chapelle et le grand escalier, qui passe pour un des plus beaux qu'il y ait en France. On ne peut rien voir d'aussi simple dans le dessin, et en même temps d'aussi hardi dans l'exécution.

Dans la salle des délibérations de l'Hôtel-Dieu, on conserve un admirable portrait de l'abbé de Rancé, grand-duc naturel, peint par Rigaud, qu'on a surnommé le Van-Dyck français.

La Bibliothèque mérite de tenir un rang distingué parmi les plus belles et les plus riches de l'Europe. Elle compte 23,000 volumes, pour l'entretien et le renouvellement desquels Mgr d'Inguibert laissa par testament un fonds de vingt mille écus. A la Bibliothèque est adjoint un musée qui ferait, à bon droit, l'orgueil d'une grande ville. Il est très-riche en fragments d'archéologie, en inscriptions antiques, en gravures, en médailles, et renferme, entre autres tableaux de maîtres: quatre marines de Joseph Vernet; des portraits de Duplessis, de Parrocel, de Gio. Dom. Porta, de la Borde, de Molinart; deux toiles attribuées au Guerchin et au Guido; trois autres de Jules Laurens; quelques œuvres de l'école flamande; des peintures sur émail et sur cuivre; plusieurs gouaches, et un magnifique tableau sur bois, du quinzième ou seizième siècle, représentant l'Adoration des Mages.

Après la Bibliothèque et l'Hôtel-Dieu, ce que les Carpentrassiens montrent avec le plus de satisfaction, c'est l'ancien palais épiscopal, le Collège et l'Aqueduc.

L'ancien palais épiscopal occupe tout un côté d'une place charmante, qui s'étend au cœur même de Carpentras. Il égale presque l'Hôtel-Dieu par ses proportions grandioses, et, comme lui, porte le cachet d'une grande époque architecturale. Le portail surtout fait l'admiration des connaisseurs. Depuis la suppression du siège épiscopal de Carpentras, ce bâtiment est devenu le palais de justice. La salle où se tiennent les assises est très-importante comme étendue et comme installation. On y remarque de fort belles fresques et un Christ d'un grand prix.

C'est dans une cour du palais de justice que se trouve l'arc de triomphe romain, longtemps enfoui dans des constructions modernes, et que des travaux exécutés par le département ont mis à découvert il y a peu d'années.

Comme les chapiteaux des colonnes ont disparu, ainsi que leur entablement, on ne saurait dire au juste à quel ordre appartient cet ouvrage. Le temps a détruit l'attique qui portait l'inscription, de sorte qu'on ne peut guère lui assigner de date précise. Les uns l'attribuent

(1) J.-B. Pelagaud, libraire-éditeur, à Lyon.

sérable, raconte une visite qu'il fit à Jack Black dans son domicile, à Battersea. La porte de la maison qu'il habite est surmontée d'une plaque de zinc, où sont écrits ces mots, en gros caractères: *Jack Black, destructeur des rats de Sa Majesté*. Au-dessus, avec les initiales: V. R., est gravée l'image d'un rat blanc.

Jack Black ne fait pas seulement sa spécialité des rats; son logis est rempli de cage où se trouvent des chiens et des oiseaux de toutes sorte; enfin il fournit du poisson pour les viviers. Il consacre à la pêche presque toutes ses matinées, de quatre heures à huit heures, et il ne revient jamais sans un ample butin. Comme il n'emporte avec lui ni lignes, ni filets, ni aucuns engins de pêche, personne ne sait quel procédé il emploie; aux questions qu'on lui fait, il répond qu'il prend les poissons avec les mains, ce qui naturellement provoque des sourires incrédules. Il affirma la même chose à M. Mayhew, qui ne put s'empêcher d'abord de partager l'incrédulité des habitants de Battersea sur ce dompteur de rats, qui prétendait prendre aussi le poisson avec la main. Mais Jack Black, sous le sceau du secret, lui révéla son procédé; et M. Mayhew nous dit que non-seulement il fut parfaitement convaincu, mais que même il s'étonne que l'on n'ait pas songé à une méthode aussi simple.

Jack Black, devenu fort communicatif, raconta toute son histoire à M. Mayhew; comment s'était développée sa vocation, qui s'était manifestée dès l'âge de neuf ans; comment il avait eu la folie d'ouvrir un grand café, au comptoir duquel il avait placé sa fille, richement habillée en *filles du dompteur de rats*; comment il avait commencé à travailler pour le gouvernement, et avait obtenu le diplôme qui lui donnait le droit de s'intituler destructeur des rats de la reine; enfin, il lui avoua que souvent, à l'insu de sa femme, il avait mangé des rats, et que leur chair était aussi succulente et presque aussi délicate que celle du lapin.

Jack Black n'est pas le seul original de son espèce, et nous ferons prochainement faire à nos lecteurs la connaissance du *tueur des puces de S. M. la reine Victoria*.

A. VERMOREL.

#### GAZETTE DU PALAIS.

« Dans la belle vallée de l'Arize, à trois cents mètres environ en aval du village de la Bastide de Besplas, dont elle est séparée par des jardins clos de haies vives, s'élève, au milieu d'un massif d'arbres séculaires, une habitation considérable mais délabrée, connue sous le nom de château de Baillard. »

Ce n'est pas un roman qui commence par ce gracieux et tranquille tableau; c'est un acte d'accusation.

Dans la matinée du 26 février dernier, dans ce paisible château de Baillard, on trouvait quatre cadavres couverts d'effroyables blessures: M. Bugad de Lassalle, un vieux célibataire âgé de soixante-quatorze ans, son domestique et deux femmes de service avaient été assassinés pendant la nuit. La sanglante besogne achevée, les assassins, avant de sortir de la maison, avaient bu et mangé.

Le château de Baillard s'appelait aussi dans le pays la *Maison d'or*. Il y avait de bonnes raisons pour cela: M. Bugad de Lassalle, qui vivait avec beaucoup d'économie, y entassait les revenus de ses terres, qui lui rapportaient de douze à quinze mille francs, et y accumulait un trésor dont il était le gardien plutôt que le maître, suivant l'heureuse expression de M. le procureur général.

M. Bugad de Lassalle était l'oncle de M. Latour Saint-Ybars, l'auteur de *Virginie*.

On a retrouvé, après le crime, soixante-quinze mille francs en écus et deux mille francs en or; les grosses sommes étaient placées dans des placards et dans une armoire où il était facile de les découvrir; mais on suppose que les assassins avaient mis tout d'abord la main sur une proie assez riche pour leur ôter même l'envie de pousser plus avant leurs recherches. Peut-être aussi étaient-ils trop chargés d'argent pour en emporter davantage.

Deux hommes ont été arrêtés et traduits devant la Cour d'assises de l'Ariège: l'un est un boulanger, voleur en rupture de ban, nommé Jacques Latour, l'autre un hercule de foire nommé Audouy.

Le premier a quarante-sept ans; le second, quarante-huit ans.

Un peigne à moustaches et un petit crayon blanc trouvés sur le lit de M. Bugad de Lassalle et que les témoins déclarent avoir vus entre les mains de Jacques Latour, telles sont les charges matérielles qui pèsent sur cet accusé.

La nouvelle du crime donnée par Audouy, alors que le crime était encore inconnu, et des vêtements ensanglantés remis par lui à une blanchisseuse quinze jours après l'assassinat de M. Bugad de Lassalle et de ses domestiques, avec la recommandation de les laver tout de suite; voilà les présomptions qui accusent l'*Hercule*.

Jacques Latour a voulu faire croire à des aventures romanesques dont il aurait été le héros, et, pendant sa détention préventive, il adressait à M. le procureur général une lettre qui renferme les passages suivants:

« C'est la Providence qui vous envoie au secours d'un malheureux... Vous êtes le digne représentant de l'Empereur, qui, comme vous le savez, a peu de goût pour l'emprisonnement cellulaire.

« Daignez suivre le récit sincère de mes campagnes dans la Cafreterie et dans la Mandchourie... »

M. le procureur général a préféré suivre le récit des campagnes de Latour dans les maisons centrales d'Eysses et d'Embrun.

« On me nommait Boabad, continuait Latour. J'ai été rendu à la liberté par mon maître, après avoir combattu contre les buffles à la Louisiane. Mais, blessé par un buffle, j'ai dû renoncer à la chasse, et je me suis embarqué sur le *Goeland*, qui m'a ramené en Europe, où je suis débarqué à Lisbonne... »

Et en post-scriptum:

« Si vous désirez me faire transporter en Louisiane, je ne demande pas mieux que d'y aller, pour convaincre la justice. »

M. le procureur général n'a pas cru devoir profiter de la bonne volonté de Latour.

A l'audience, l'attitude des deux accusés est toute différente. Chez Jacques Latour, c'est le sang-froid imperturbable, l'aplomb que rien ne déconcerte, une fécondité de ressources, une souplesse d'argumentation, une volubilité de langage étonnantes; il interroge les témoins, les discute, les raille, fait de l'esprit, crie, gesticule, ne se laisse jamais intimider, le prend de haut avec M. le procureur général, et déclare qu'on aura beau chercher à l'embarrasser, tous les efforts qu'on tentera viendront se briser contre la vérité. Il se proclame l'ami de la vérité quand même; malheureusement pour lui, on n'a pas trop l'air de le croire. Audouy, lui, est calme, point agressif, point bavard, même un peu endormi; un Hercule qui a l'air tout dérouter de n'avoir plus sa massue.

A l'heure où j'écris, les débats continuent.

Et maintenant, passons, s'il vous plaît, du grave au doux, du criminel au civil.

Voici un petit procès qui n'évoque pas de sanglants souvenirs: il y est bien question aussi de violences et de mutilations, mais la victime est un article de revue, et le cas est moins tragique.

M. Delprat, un spirituel avocat, journaliste à la plume vive et fine, par-dessus le marché, rédigeait dans ces derniers temps la chronique politique de la *Revue Nationale*, dont M. Charpentier tient le sceptre.

Le 9 juillet parut un article signé de lui.

M. Delprat eut quelque peine à reconnaître son œuvre. Plein de confiance, il l'avait laissée la veille aux mains de M. le directeur; vingt-quatre heures après, il la retrouvait prodigieusement changée, et point à son avantage, s'il faut l'en croire. Imaginez-vous un enfant que son père retrouverait, après une courte absence, borgne, boiteux ou manchot; certes, la surprise ne serait pas des plus agréables.

L'écrivain se fâcha, pria M. Charpentier d'agréer sa démission, et d'insérer dans le plus prochain numéro de la Revue une lettre où il expliquerait les motifs de sa retraite.

M. Charpentier accepta la démission et refusa l'insertion de la lettre.

De là procès.

Devant le Tribunal, M. Charpentier s'étonnait fort qu'on songeât à lui contester le droit de couper, tailler et modifier des articles destinés à une revue dont il était le directeur, alors qu'il le jugeait absolument nécessaire.

« D'ailleurs, ajoutait-il, quelques-uns de ces changements, quelques-unes de ces coupures n'avaient pas la moindre importance. »

— « C'est votre avis, soit, répondait M. Delprat, mais ce n'est pas le mien. »

M. Charpentier a des idées à lui sur les droits des éditeurs; certain procès qu'il perdit l'année dernière contre M. Ulbach l'a bien prouvé... Et il tient à ses idées.

Le Tribunal ne les partage pas; et jugeant qu'il avait changé la pensée et l'esprit de l'article de M. Delprat, ce qui ne lui était pas permis, il l'a condamné à l'insertion que l'auteur réclamait.

M. Charpentier croira-t-il maintenant que l'infaillibilité et l'omnipotence n'appartiennent pas aux éditeurs?

Les vacances sont venues, adieu Paris; c'est bien le cas de recommander à mes lecteurs le volume que M. Victor Emion, avocat au barreau de Paris, vient de faire paraître sous ce titre: *Manuel pratique, ou Traité de l'exploitation des chemins de fer*.

L'auteur prend le voyageur avec son bagage chez lui, le mène à la gare, le conduit au guichet et au bureau des colis, monte avec lui en wagon, voyage à ses côtés, descend de voiture en même temps que lui et le suit à sa destination, en le renseignant de la façon la plus claire sur ses droits et ses obligations. Pas une difficulté qu'il ne tranche, pas un doute qu'il ne résolve, pas une question qu'il ne prévienne. Les trois cents pages de cet excellent manuel sont merveilleusement pleines et instructives: enregistrement des bagages, factage, perte de colis ou d'effets, pertes de billets, contraventions, accidents, recours ouverts aux voyageurs, responsabilité des compagnies, rien de ce qui touche à ces points importants n'est laissé, par M. Emion, dans l'obscurité. L'auteur ne prend parti, systématiquement, ni pour les voyageurs ni pour les compagnies, mais seulement pour le droit. Quand il n'approuve pas ce qui est, il indique une innovation ou signale une réforme.

Un seul mot fera, mieux que tout ce que je pourrais dire, l'éloge de son livre: M. Jules Favre en a voulu écrire l'éloquente préface.

Dans une seconde partie qui paraîtra dans quelques mois, M. Emion traitera du transport des marchandises.

Voilà un livre qui sera bientôt le classique par excellence de ceux qui voyagent en chemin de fer et de ceux qui sont chargés de faire voyager les autres, c'est-à-dire de tout le monde.

HENRYS.

#### LES COLONIES FRANÇAISES.

LE ROYAUME DE PORTO-NOVO.

(Deuxième article.)

#### III.

Nous avons dit, dans notre précédent article, toute l'horreur des anciennes coutumes de Porto-Novo, coutumes sanglantes que n'ont encore pu faire disparaître du Dahomey le zèle des missionnaires et des agents européens, et que, heureusement, nous avons trouvées abandonnées dans notre nouvelle possession. Ce qu'il serait également impossible de revoir dans cette dernière, ce sont les scènes assez sombres dont la lagune était jadis le théâtre, car elle aussi a sa légende d'horreur et ses souvenirs de cruauté. Comme le Bosphore à Constantinople, et le lac d'El-Baheira, dans la régence de Tunis, elle a souvent servi de linceul aux femmes adultères et à leurs complices, et vengé ainsi l'insulte faite au roi ou à de grands cabécères. Ces rigueurs ont cessé, et les habitants de Porto-Novo se contentent maintenant de faire payer une amende au séducteur, et de renvoyer à sa famille la femme coupable, dont ils s'adjugent naturellement la dot. Au reste, à Porto-Novo, les liens du mariage sont généralement respectés. Les mœurs, si relâchées sur plusieurs points de la côte, sont même assez bonnes ici.

Comme tous les noirs, les Porto-Noviens sont fous de musique. Leurs musiciens sont, ainsi que chez tous les peuples barbares, également poètes. On les nomme griots. Les chefs en ont toujours quelques-uns avec eux, qui sont chargés de chanter leurs hauts faits et de mettre en musique leurs vertus. Les instruments avec lesquels les griots procèdent à cet exercice artistique sont peu variés; ce sont des tam-tam sur lesquels on frappe avec fureur. Mais c'est moins par ce tapage que le griot fonde sa réputation, que par la finesse et la variété de ses improvisations, qui sont partout assez remarquables. (Voir la note à la fin de l'article, page 138).

64 Dahomey

NE. 2013. 799. 2

Ces habitudes annoncent suffisamment un peuple doux.  
 « Il est si paisible, nous écrit-on, que son gouvernement n'a même pas d'agents de police. »  
 Il existe cependant à Porto-Novo, comme en Belgique, en Espagne, et comme ailleurs, des gardiens de nuit (Ambétos), qui sont chargés de la surveillance. Ces hommes, enveloppés dans de grands

manteaux de paille, poussent des cris lugubres en se promenant dans les différents quartiers de la capitale. Parfaitement armés et marchant presque toujours par groupes de trois, ils exécutent rigoureusement leur consigne. C'est à leur énergie, à leur active surveillance, que l'on doit l'avortement d'un petit complot qui, en juin 1863, devait révolutionner le pays. Grâce aux Ambétos, plu-



CHOEUR DE FEMMES.

sieurs des conspirateurs disparurent sans laisser la moindre trace, et tout rentra dans le repos.

Cette innocence n'est pas si complète pourtant, à Porto-Novo, qu'elle permette de se passer de juges; mais il n'y a pas de tribunaux: comme chez nos aïeux gaulois, la justice se rend sous les arbres, sous les yeux mêmes de la Divinité, le magis-



LE COUSIN DU ROI.

trat des Porto-Noviens. Par suite, ce sont naturellement les féticheurs qui servent d'interprètes entre le coupable et leur juge invisible, dont le jugement a ceci de supérieur sur ceux que prononcent les magistrats européens, qu'il est infaillible, et qu'il permet de se passer de ces cours d'appel et de cassation que l'Europe s'est fait un scrupule d'établir. Cependant, comme il est avec le ciel des accommodements, il n'est pas défendu à l'accusé, si nous en croyons l'un de nos correspondants, de chercher à modé-



MAHOMÉTAN.

rer en sa faveur les foudres du dieu de la justice, en lui faisant une offrande préalable, et il y a des coquins qui savent user de ce moyen avec tant de générosité et de discernement qu'ils sont renvoyés sans punition, quoique notoire-



VIEUX NÈGRE.

ment coupables, car il devient évident alors, pour le fétiche et pour les prêtres, qu'il n'y a pas eu mauvaise intention. Aussi, arrive-t-il quelquefois que l'on puisse voler son voisin et battre sa femme sans encourir la sévérité des lois... Mais il en coûte.

La justice est rendue avec les formalités suivantes: un prêtre s'assied sur les talons et l'on pose sur sa tête le fétiche, espèce

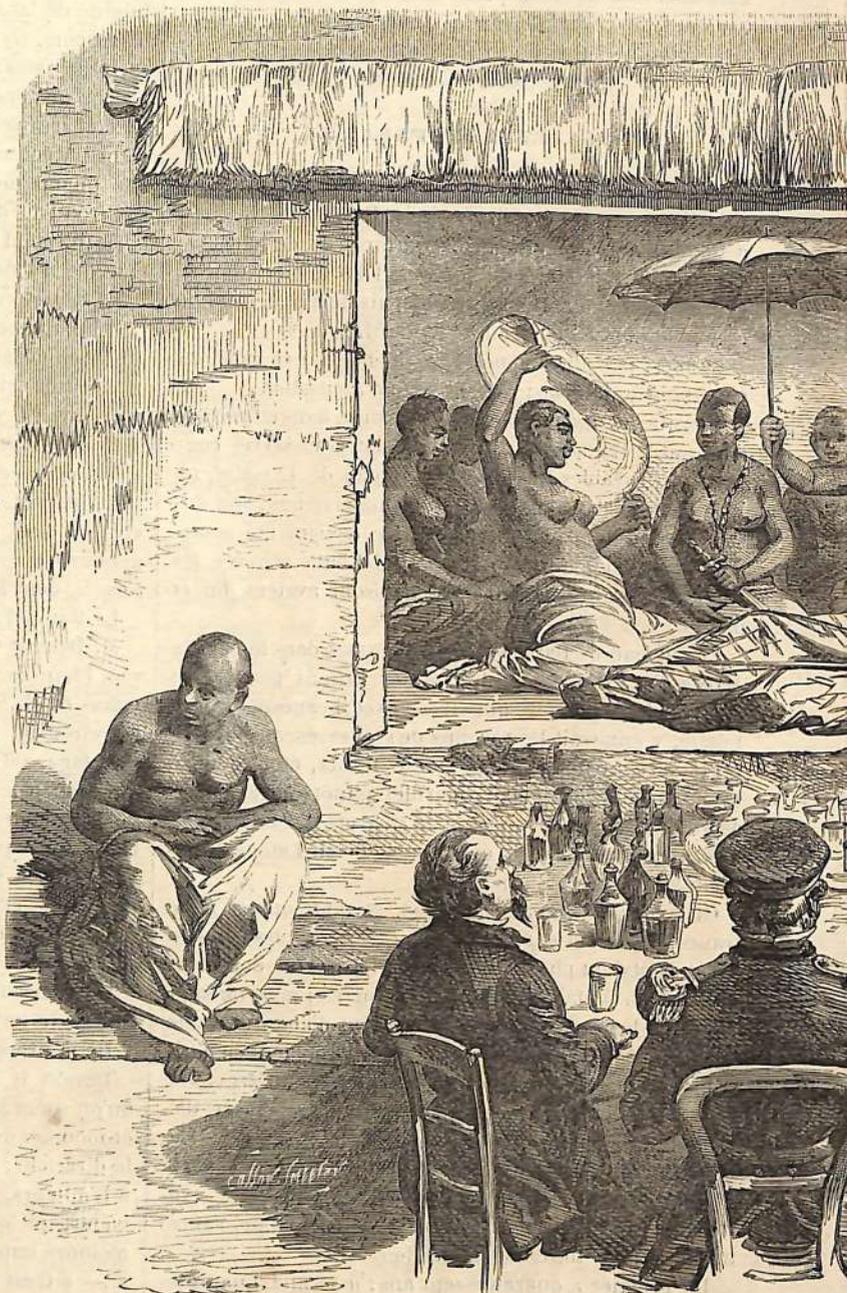


TÊTE D'ESCLAVE.

de grand cylindre en bois recouvert de morceaux d'étoffe, d'ornements de toute sorte, et renfermant l'esprit de la Divinité; le prévenu se met à genoux devant lui et écoute avec le plus profond respect les imprécations et les malédictions qui retomberaient sur lui et sur sa postérité, s'il déguisait la vérité; il est ensuite interrogé et avoue son crime; le fétiche est alors rentré dans la case



SOUJI, ROI.



LE ROI DE PORTO-NOVO DONNANT AUDIENCE AU CO...



SOOJI, ROI DE PORTO-NOVO.



LE ROI DE PORTO-NOVO DONNANT AUDIENCE AU CONSUL DE FRANCE. — D'après les des ins de L. Brault.

qui lui sert d'abri; les prêtres l'y suivent et, à huis-clos, choisissent la peine qui doit être prononcée, laquelle consiste ordinairement en une amende proportionnée aux ressources du condamné. Pendant ce temps, un tam-tam bat à rompre les oreilles, afin de produire une impression plus terrible sur le public qui écoute en silence, mais qui, la sentence rendue, se dédommage de son atten-

tion respectueuse par les hurlements les plus frénétiques et les injures les plus grossières à l'adresse du coupable.

IV.

La capitale de Porto-Novo est située sur l'une des petites pres-

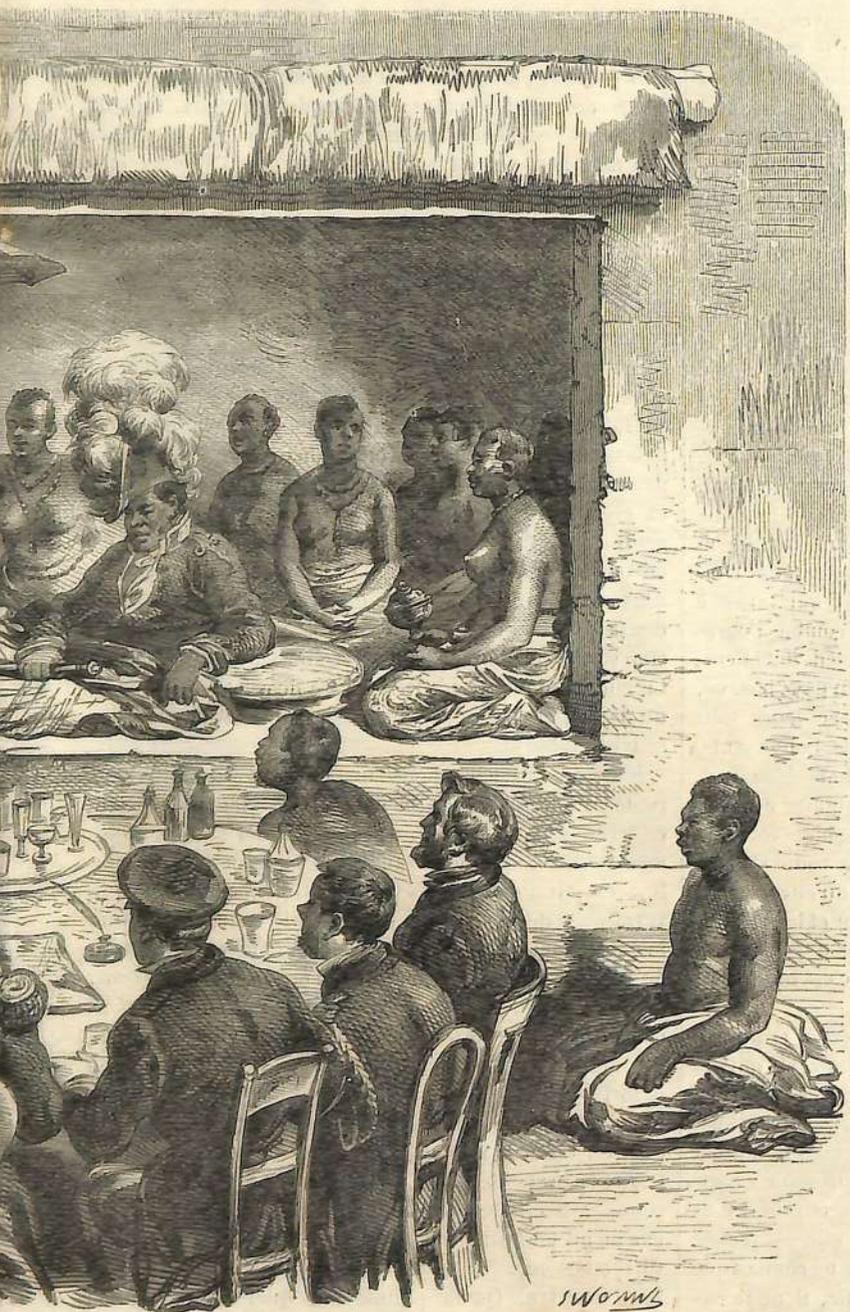


CHOEUR DE GUERRIERS.

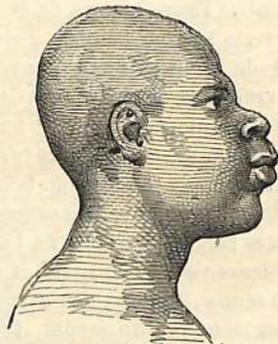
qu'iles de la lagune; on y parvient, de la mer, lorsqu'on a traversé la bande de terre qui sépare l'Océan des eaux douces de la lagune. La navigation du vaste lac que cette dernière constitue est, dit-on, d'un parcours assez difficile; en simple canot, elle est même très-dangereuse, car la lagune sert de séjour à quelques hippopotames et à de nombreux caïmans. On arrive enfin à la plage de Porto-Novo. Rien de plus curieux que le spectacle dont on jouit en débarquant, lorsque c'est jour de

foire. On se trouve aussitôt littéralement perdu dans une flotte de pirogues, conduites avec une adresse merveilleuse par des noirs, d'ailleurs célèbres dans le pays, les piroguiers d'Aboupa, qui apportent au grand marché de Porto-Novo les belles poteries et le bois de chauffage des districts voisins; ou bien, si c'est la saison, l'huile de palme et

DE PORTO-NOVO.



GO-CONG, LE SONNEUR.



TÊTE D'HOMME.

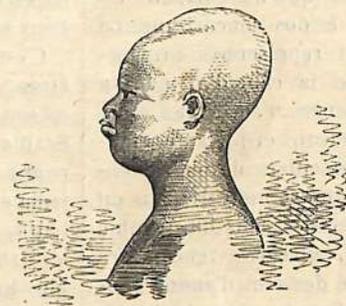


TÊTE DE FEMME.

les produits de la terre, qu'ils cultivent avec beaucoup de soin. Ce sont eux aussi qui transportent à la ville le sel fabriqué à la plage de Porto-Novo. « Sur ce point de la presqu'île, dit M. Gellé, chacun est ou a été esclave d'un Saint-Domingo,

prince du Dahomey, et vit sur les terres de ce mulâtre, qui, en se retirant au Dahomey, a généreusement abandonné à ses anciens serviteurs le produit de ses immenses propriétés. »

Porto-Novo est moralement divisée en deux circonscriptions: la ville haute, presque exclusivement habitée par les Gégés, et la ville basse, où les petits traitants étrangers, noirs du Brésil et de Sierra-Leone,



TÊTE D'ENFANT.

sont mêlés à la partie commerçante de la population indigène et des noirs Ayunos. Administrativement, la capitale est subdivisée en un certain nombre de quartiers, ou salams, inégaux de grandeur, et commandés, suivant leur importance, par des cabécères. Le premier aspect en est assez séduisant, car les quartiers sont séparés les uns des autres par de larges rues ou de grandes places de

forme circulaire; celles-ci, ombragées par des arbres magnifiques, servent, à l'occasion, de lieux de vente ou de points de réunion dans les jours de réjouissances publiques. Les maisons qui les entourent, couvertes en chaume et d'une forme aussi bizarre qu'irrégulière, n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée divisé en plusieurs chambres; elles sont (différentes en cela de celles de la presqu'île, qui ne sont qu'en bambous) toujours bâties en belle terre rouge qui prend une grande dureté au soleil.

Malheureusement, toute médaille a son revers. Le revers de Porto-Novo est celui de la plupart des villes de l'Orient, d'ailleurs: la malpropreté. Ainsi, on ne peut parcourir la ville sans y rencontrer de nombreuses excavations, cloaques impurs, où se cachent les immondices du voisinage, et qui empestent l'air de miasmes putrides et délétères. La nature, heureusement pour les Européens, a mis le remède à côté du mal, c'est-à-dire une multitude de petits vautours noirs et puants, qui, à l'exemple de leurs frères emplumés des villes hispano-américaines, se chargent ici de la propreté de la ville. Seuls moyens et instruments d'hygiène, ces animaux s'acquittent en conscience de leurs fonctions, que la loi protège en punissant d'amende très-lourde la mort de ces intéressants oiseaux.

C'est le panorama de cette ville singulière que représente le dessin que nous avons donné dans le n° 1120. A gauche, sont les factoreries européennes, en tête desquelles se trouve la factorerie de la maison Régis, de Marseille; dans le fond apparaissent les forêts de palmiers, source de la fortune du pays. Entre les factoreries et la ville indigène, se trouve un beau plateau assaini par la brise, et que le gouvernement français s'est réservé pour y construire les établissements qui lui sont nécessaires.

Un autre dessin donne une idée de l'activité qui règne dans une factorerie. Les indigènes apportent l'huile dans de grands pots de terre; on en verse le contenu dans des mesures spéciales, placées sur un petit échafaudage, d'où elle coule dans des futailles que l'on emmagasine jusqu'à leur embarquement. Cette partie d'une factorerie, que l'on appelle le mesurage, est le point de réunion des désœuvrés, qui viennent savoir des porteurs d'huile quelles sont les nouvelles des environs; on y fait de la politique; on y discute les prix de l'huile; c'est une bourse indigène.

A l'époque où M. l'amiral Didelot vint à Porto-Novo, il s'y faisait, indépendamment du commerce de l'huile, un trafic non moins important de cauris. Ces derniers sont de petits coquillages tirés de Zanzibar. Très-répandus entre les montagnes et la mer, et jusque dans le bassin du Niger, les cauris, qui représentent un millième de franc, constituent la seule monnaie des noirs, et ont cours sur les bords du lac Tchad, au Bornou, et même à Tombouctou. Les navires européens en apportent donc autant qu'ils peuvent en trouver. Toutefois, le rhum du Brésil, connu sous le nom de *calhaça*, et le tabac en *rollos*, sont, après les cauris, les deux articles d'importation contre lesquels l'huile est traitée de la manière la plus avantageuse et le plus facilement.

Soit souvenir du passé, soit par un goût naturel (qu'on retrouve chez tous les noirs), les habitants de Porto-Novo, bien que doués d'un caractère doux et pacifique, aiment beaucoup l'odeur de la poudre, et ont un goût très-vif pour les ornements guerriers et les armes de luxe. Aussi, la poudre trouve-t-elle chez eux un débit très-avantageux, et l'on peut estimer à plus de quatre ou cinq mille le nombre des fusils, escopettes ou espingoles, existant actuellement dans le seul district de Porto-Novo. Cependant, le fond du commerce sera pendant longtemps encore l'huile de palme. Cette industrie est aujourd'hui entre les mains des Anglais de Lagos; mais après le traité passé entre l'amiral Didelot et le roi de Porto-Novo, il est vraisemblable que nos compatriotes sauront disputer ce monopole à nos concurrents. La maison Régis, de Marseille, qui représente si brillamment notre commerce sur toute la côte d'Afrique, a déjà fondé une factorerie qui prospère. Faisons des vœux pour que d'autres maisons de Bordeaux et de Nantes l'imitent, et pour que la factorerie marseillaise devienne bientôt le foyer de nos idées et de notre industrie, sur un point où l'influence anglaise, nous l'avons dit, domine déjà d'une façon inquiétante. L'entreprise rencontrera d'autant moins de difficultés, que des liens d'amitié nous rapprochent aujourd'hui du puissant voisin de Porto-Novo, du roi de Dahomey. A la suite d'une mission pré-

paratoire confiée, en 1856, à M. le capitaine de frégate A. Vallon, et remplie par cet officier avec beaucoup de tact et d'habileté, un traité d'amitié et de commerce a été signé récemment entre l'Empereur des Français et le roi Ghézo, traité qui nous ouvre une contrée que nous ne saurions plus se laisser refermer à notre religion, à notre commerce et à notre influence.

L. RENARD.

Nous donnons ici, à titre de spécimen de la simplicité de la musique de ces contrées, un air, — est-ce bien un air? — que les femmes répètent en chœur pendant des heures entières.



#### LE CHEMIN DE FER DE PARIS A MADRID.

AU DIRECTEUR.

Madrid, 18 août.

Monsieur, cela s'appelait rêver autrefois; aujourd'hui, cela se nomme voyager. Le magicien qui nous conduit se plaît aux choses impossibles; il en a l'audace, la puissance, et, ce qui est bien heureux pour les curieux de notre sorte, la coquetterie. Le voyage est remplacé par le tourbillon: on s'endort à Orléans, on se réveille devant l'Escurial. Quand j'étais petit, j'accrochais au nuage qui passait mes songes enfantins, et je m'en allais sur les ailes du vent vers les terres inconnues. Mais quelles légendes, bon Dieu! resteront à nos enfants? L'hippogriffe est en retrait d'emploi, la sorcière a brisé de dépit sa folle et classique monture. Nous avons mieux que cela. On n'entend plus passer dans les nuits obscures la ronde infernale des chasseurs noirs: pour aller plus vite, la balade a pris place dans les bagages du train rapide. Depuis longtemps déjà il n'y avait plus de fleuves; aujourd'hui, ni Alpes ni Pyrénées n'y tiennent; le serpent de feu gravit les cimes les plus hautes; il rampe à 800 mètres dans les Pyrénées, à 1,400 mètres dans le Guadarrama; il se joue des courbes et des pentes. De Saint-Sébastien à Madrid, ce sont des merveilles, des audaces, des vertiges: ce chemin-ci fait des folies. J'ai compté, dans un espace de 50 kilomètres, dix-huit ponts et vingt-sept tunnels, qui se mêlent et s'entrelacent; on passe incessamment du souterrain au précipice, et du précipice au souterrain. Entrevue de la sorte par échappées, interrompue par les ténèbres, accompagnée du bruit formidable qui remplit les voûtes sonores, l'impression de l'abîme est à son comble. Nous franchissons les premiers ces défilés faits de main d'homme; un clair de lune incomparable éclairait la scène: M. Pereire n'avait rien oublié. Ce n'est point l'astre blafard de nos nuits grises du Nord, mais la vraie Phœbé, sœur du Jour, auprès de laquelle le soleil de Londres n'est qu'une lanterne humide et pâle, la vraie lune des balcons et des sérénades, qui n'efface pas les contours, mais les accuse, et qui laisse à chaque chose sa couleur. Nous passions, comme l'ouragan, au travers de cette vision. Sous nos pieds défilaient, comme un mirage, les vallées ombreuses du pays basque, les villages perchés au bord de l'eau, avec leurs toits plats et leurs vieilles églises, les torrents bondissants, blancs d'écume, au pied des grands rochers bleuâtres. Cette montagne est un jardin. Le châtaignier descend ses pentes en cascades; jusque sur les sommets les pommiers plient sous les fruits. Cependant, la route s'élève. Elle ne jouait d'abord qu'avec la rivière, qu'elle franchit comme à plaisir. Après les ponts sur l'eau et les viaducs sur les hautes vallées, les cimes désolées apparaissent, les escarpements deviennent immenses, c'est le désert: nous sommes au col.

C'est là vraiment que l'Espagne commence. Contraste étrange! Entre tous les pays du soleil, celui-ci est unique en son genre. Ou plutôt, il y a deux Espagnes: celle de Séville et de Grenade, qui est l'Espagne africaine, et l'Espagne du Nord, qui est la vraie; la première, qui n'a jamais su que chanter et jouir; l'autre, qui seule a combattu, pensé, vécu, mené le monde. Celle-ci réunit tous les extrêmes; sous la latitude de Naples, elle est juchée plus haut que le mont d'Or. Du midi, elle ne connaît que les ardeurs implacables. Le soleil la brûle, il ne la carresse pas. Elle grille en été, elle a froid en hiver. De

toute façon, les cieux lui sont rudes. De là, tout l'inattendu du paysage. La rapidité du trajet en chemin de fer n'atténue pas, comme bien vous pensez, la brutalité des transitions: cette vue à vol d'oiseau les accentue et les condense. La ligne du Nord-Espagne a deux chaînes à franchir, une à chaque bout: les Pyrénées au Nord, le Guadarrama au Sud. Celle-ci sépare la Vieille-Castille des plaines où Madrid est assise. Mais la plus méridionale des deux n'est point celle qu'on pourrait croire. Comme tous les versants des hautes chaînes tournés vers le soleil, les Pyrénées espagnoles sont riches de verdure, pleines de promesses, que la plaine ne tiendra pas. Au contraire, pour figurer la Sierra castillane, évoquez les tableaux les plus âpres, les plus mélancoliques des régions alpestres les moins clémentes: cette montée de Splügen, par exemple, et son funèbre paysage. C'est la même dévastation qui pèse à l'âme, le même désert à perte de vue, le même aspect granitique et solitaire, et jusqu'aux moraines grises, roulées, usées et mises en tas par les cataclysmes séculaires.

La plaine tient de la montagne, et de plateau en plateau insensiblement la continue. Les villages sont rares, les maisons semées à longues distances, les ruisseaux plus rares que les maisons. On peut compter les chênes rabougris ou les pins de mince venue qui coupent de loin en loin l'horizon plat et monotone. Le sol est jauné et desséché, le passant peut croire que la culture en est bannie. Mais cette terre, pour être belle, n'a besoin ni de l'homme, ni des arbres, ni des eaux. Un ciel d'un bleu profond se déploie sur ce désert, le soleil lui sert de manteau. Une lumière chaude et transparente enveloppe, colore, transfigure toutes choses. Les contours sont plus fins, les arêtes plus vives, le roi Soleil est ici chez lui. C'est lui qui donne aux montagnes lointaines ces profils de marbre rose, aux premiers plans leurs tons dorés, à la plaine sablonneuse la majesté d'un paysage oriental. Rien ne trouble le silence des plateaux endormis sous les feux du jour. De temps en temps une venta avec un peu d'ombrage, un puits, quelques vaches paissant l'herbe rare. Assis sur un âne de grande taille, un Castillan en velours noir se voit de loin sur le sentier sans ombre. Dans un pli de terrain, des tentes blanches sont dressées; on dirait d'un douar arabe. Au milieu, les bœufs aux longues cornes, attelés deux à deux, foulent lentement les gerbes amassées; un bouvier, l'aiguillon à la main, est debout sur la planche que l'attelage entraîne. Sur cette terre primitive, on bat encore le grain comme dans la Bible; mais le travail n'est ici qu'un accident du paysage; la Vieille-Castille est surtout guerrière. Pour une ferme, on y compte dix châteaux-forts. Les tours sarrazines, aux créneaux pointus, sont la vraie parure de la terre du Cid. Voici Burgos, Medina del Campo, Avila, lieux héroïques, cent fois pris et repris, qu'aucun alliage moderne ne déshonore. Ici la folie du chevalier de la Manche apparaît comme la chose la plus naturelle du monde. Avila, où le chemin de fer fait une pause, a neuf portes, et je ne sais combien de tours. Pas un créneau ne manque à sa glorieuse enceinte, qui serpente sur le flanc d'un ravin profond, parmi des masses de verdure. Sa cathédrale est un château-fort, un grand couvent couvre l'approche du chemin de ronde. Des campagnards, dont le costume n'a pas changé depuis cinq siècles, entrent et sortent sous la haute porte maure. Le monde moderne n'a rien à faire de cette bastille dans un désert, et comme il n'y a plus de chevaliers, Avila se laisse mourir.

Mais je m'attarde, monsieur, et l'on va me laisser en route. Trois invités de la Compagnie viennent d'avoir ce triste sort. C'était devant Medina del Campo. Cette mésaventure, qui nous vaudra un beau dessin, puisque B... est au nombre des victimes, fait le sujet des conversations de cet essaim de Français bourdonnant que le train emporte. Qui a tort? le voyageur ou le chemin de fer? Grave question, monsieur, presque un *casus belli*. M. B... était-il averti? Avait-on annoncé le départ? Et chacun de dire son mot sur cette Espagne inhospitalière, sur cette Espagne impossible, sur cette Espagne qui a le tort de ne pas se déranger tout entière pour voir passer deux cents Français. J'entends une voix forte qui s'écrie: « Heureusement il y a des journalistes dans le train; la presse fera son devoir! » Je reconnais une voix connue, familière aux habitués du Palais-Bourbon, où elle ne dit point d'ordinaire à la presse tant de douceurs. Oh! monsieur, les Français en voyage! on en pourrait faire un livre. Quelle philosophie! quel sens commun! quelle bienveillance pour l'étranger! On traite les hô-